les Belges, car beaucoup de troupes Hollando-Belges, qui avaient autrefois servi dans des campagnes célèbres sous Napoléon et qui lui avaient été chaleureusement attachées, ne s'étaient pas très bien conduites dans cette campagne contre leur ancien chef. Puis, bien des choses s'étaient faites du côté Anglais qui ne répondaient pas aux plans et intentions de Wellington et il avait dû comprendre que certaines de ses façons de procéder donnaient large prise à la critique. Ses mouvements avaient été lents et il s'était mépris sur le plan d'opérations de son grand adversaire. Les habiles mouvements de Napoléon l'avaient si bien trompé que, presque jusqu'au dernier moment, il persista à croire que l'armée Française manœuvrerait sur la droite Anglaise afin de lui couper sa ligne de retraite sur Ostende. Ajoutez qu'il n'avait pas été bien servi par les officiers de son état-major, dont beaucoup lui avaient été imposés de Londres par la faveur. Sur la foi de leurs rapports, il avait, dans l'après-midi du 15 Juin, comme on le verra plus loin, envoyé à Blücher une lettre où il indiquait d'une façon inexacte les positions occupées dans ce moment par ses troupes. Bref, il avait plus d'une bonne raison pour désirer que son rapport officiel sur la bataille et sur les opérations qui l'avaient précédée fût accepté comme définitif et sans discussion. Dans la suite, quand on lui demandait des renseignements pour un

travail sur cette campagne, il répondait ordinairement avec un peu d'humeur que son rapport contenait tout ce qui était nécessaire. Il n'ignorait pas cependant qu'il renfermait beaucoup d'inexactitudes ; du reste, un général en chef, écrivant immédiatement après une grande bataille, ne peut presque jamais savoir tout ce qui s'est passé. Mais dans ce cas particulier, son rapport contenait un nombre inusité d'erreurs. Il nous dit, par exemple, qu'aux Quatre-Bras il fut attaqué, entre autres troupes, par le corps de d'Erlon, qui, nous le savons, n'était pas là. Depuis s'est introduite dans l'histoire de cette campagne une autre série d'inexactitudes sérieuses qui ont pour unique origine les récits erronés dictés par Napoléon à Sainte-Hélène. Quelque brillants que fussent ses plans en 1815 et quelque habilement qu'il en eût exécuté une grande partie, il avait commis pourtant dans l'exécution générale plusieurs fautes très graves. Il le savait parfaitement, et, avec la finesse italienne de son génie, il essaya, à Sainte-Hélène, de prouver que tout ce qu'il avait fait était bien fait, de cacher ses fautes à la postérité, et de rejeter peu généreusement sur des subordonnés la responsabilité de tout ce qui avait mal tourné. Sa relation de Waterloo est si peu sincère, si inexacte même, que beaucoup de ceux qui haïssent sa mémoire et le système que représente son nom s'en sont déloyalement servis pour décrier et discréditer plus efficacement tout ce qu'il a jamais dit ou écrit sur ses propres guerres.

Pour toutes ces causes, la plupart des renseignements publiés et auxquels doit s'en rapporter l'historien ont été gravement dénaturés à leur source. Rapports et contre-rapports se sont suivis si rapidement, du reste, que la littérature de cette campagne forme, à elle seule, toute une bibliothèque.

Du côté Anglo-Prussien, Müffling est le seul qui, connaissant les faits, ait essayé de donner une relation véritable de ce qui s'était passé entre les deux généraux en chef Alliés. Mais dans cette relation sommaire, il passa de propos délibéré sur bien des points importants. Les historiens Anglais l'ont pourtant généralement acceptée comme autorité définitive. Essayer de donner de Waterloo une histoire abrégée, seule chose possible dans ces quelques pages, c'est donc écrire à peu près dans l'état d'esprit d'un homme obligé de marcher sur des œufs. Je tâcherai, cependant, d'éviter de citer des relations douteuses, quoique, dans cette esquisse rapide, je ne puisse espérer satisfaire tous ceux qui ont ardemment pris parti pour une quelconque des thèses en présence.

L'armée Française, avec laquelle Napoléon entra en Belgique, se composait de six corps d'armée, dont un formé par la Garde Impériale. Trois de ces corps étaient très faibles; pas un n'était fort. La réserve de la cavalerie, quatre corps de 13,500 hommes en tout, était sous les ordres de Grouchy. A cinq des six corps d'armée était attachée en plus une division de cavalerie, ce qui portait la force totale de cette arme à environ 22,000 hommes. L'infanterie comptait environ 85,000 hommes, ce qui donnait un effectif de 344 canons et 107,000 hommes, non compris environ 10,000 artilleurs et 5 ou 6,000 soldats du génie et du train: soit une armée de 344 canons et de 123,000 hommes environ de toutes armes. Malgré la faiblesse du nombre, Napoléon n'avait jamais commandé une armée plus belle, mieux exercée, ni plus aguerrie. Tous les hommes qui la composaient étaient des Français, animés du merveilleux esprit guerrier de leur nation et, à l'exception peutêtre de quelques officiers supérieurs, tous dévoués à Napoléon, croyant que sa cause était leur cause et celle de la France. Nul soldat du monde ne se serait mieux battu qu'ils ne firent, et quoique Waterloo fut la plus désastreuse défaite que la France eût essuyée depuis Hochstedt, elle a toutes raisons d'être fière de la manière dont ses enfants se battirent en ce mémorable Dimanche de Juin.

L'armée Prussienne, qui, de même que l'armée Anglaise, était en grande partie composée de recrues et de miliciens, était divisée en quatre corps d'armée. Mais contrairement à l'armée de Wellington, c'était 160

une force purement nationale, profondément imbue du sentiment Allemand, enflammée d'une haine mortelle contre les Français et d'un ardent patriotisme. Le 1er corps, sous les ordres de Ziethen, occupait Charleroi et la vallée de la Sambre, au-dessus de cette ville. jusqu'à la frontière Française; le 2°, sous Pirch, était à Namur et aux environs; le 3°, sous Thielmann, était autour de Ciney; et le 4e, sous Bülow, était à l'extrême gauche à Liège, à près de 100 kilomètres de l'extrême droite de Charleroi. S'il avait fallu réunir toute l'armée pour un rassemblement général, chacun de ces quatre corps d'armée, dispersé dans des cantonnements extrêmement étendus, aurait demandé, pour se concentrer, bien des heures de marche forcée. La force totale de l'armée Prussienne peut être évaluée à environ 100,000 hommes d'infanterie, 11,800 hommes de cavalerie, et 312 canons. En raison de la faible proportion qu'elle contenait de troupes régulières bien exercées, sa qualité comme force combattante était très inférieure à celle de n'importe quelle armée Prussienne qui fut jamais jusque-là entrée en campagne contre Napoléon.

L'armée de Wellington se composait de deux corps, d'une réserve, et d'un corps de cavalerie. Le brave, mais inexpérimenté Prince d'Orange commandait le premier corps, réparti autour de Mons, Enghien, et Nivelles, et qui continuait vers l'ouest la ligne Prus-

sienne; le second corps, sous Lord Hill, prolongeait cette ligne plus loin encore vers l'ouest, jusqu'à l'Escaut. La cavalerie Anglaise et celle de la Légion Allemande étaient sous les ordres de Lord Uxbridge. Les cavaleries Hanovrienne, Brunswickoise, et Hollandaise étaient avec les divers contingents fournis par chacun de ces pays. Comme nombre, cette armée bigarrée de tant de nations ne dépassait certainement pas 80,000 fantassins, 14,000 cavaliers, et environ 9,000 artilleurs, soldats du génie et du train, c'est-àdire en tout 94,000 hommes et 184 canons. Il y avait encore 12 pièces de dix-huit, mais Wellington, pour une raison inexpliquée, les avait laissées à Anvers. Combien il dut les regretter le 18 Juin, car ce jour-là elles auraient été bien des fois d'un secours inappréciable! Il y avait dans cette armée près de 30,000 hommes, Hollandais et Belges, dont les sympathies étaient en majorité pour Napoléon, et seulement 31,000 Anglais environ. La qualité inférieure des soldats qui la composaient, la hâte avec laquelle elle venait si récemment d'être organisée et, à quelques exceptions près, la médiocrité des officiers généraux en sous ordre, tout se réunissait pour en faire, d'après la déclaration méprisante de Wellington: « la pire armée qu'il eût jamais commandée. » Ses 14,000 cavaliers soutenaient défavorablement la comparaison avec le magnifique corps de cavalerie de 22,000 hommes

de Napoléon, quoique les 11,800 cavaliers de Blücher fussent composés de bons éléments et bien commandés.

D'après cet exposé, on peut voir que les deux armées Alliées s'étendaient sur un front de 160 kilomètres, de l'est à l'ouest, et couvraient une profondeur d'environ 65 kilomètres, du nord au sud. Pour qu'un critique militaire de nos jours voulût défendre cette dispersion désordonnée des armées de Wellington et de Blücher, surtout de la première, il faudrait qu'il fût aveuglé par des préjugés nationaux. Si le Duc de Wellington avait été battu à Waterloo, l'histoire eût certainement condamné la position de son armée les 13, 14, et 15 Juin et aussi sa résolution de l'y maintenir jusqu'à ce que l'attaque des Français se fût complètement développée, au lieu de se concentrer aussitôt qu'il apprit l'arrivée des colonnes ennemies à Maubeuge.

Il n'est guère douteux que Wellington, soit par ses espions, soit par ses autres sources d'information secrète, fut trompé sur l'état d'avancement des préparatifs de Napoléon et que, par conséquent, il ne s'attendait pas à voir les Français entrer en Belgique avant le 1^{er} Juillet au plus tôt. Mais quand il eut la certitude que l'ennemi se concentrait près de Maubeuge, il semble avoir manqué de prudence — pour employer un euphémisme — en laissant son armée

dans les cantonnements dispersés qu'elle occupait. Le 13, les deux armées Alliées auraient dû se rapprocher de manière à pouvoir se soutenir mutuellement. D'après les chiffres que j'ai donnés, le lecteur verra que l'intention bien arrêtée de Napoléon était d'attaquer, avec ses 22,000 cavaliers, ses 85,000 fantassins, et ses 344 canons concentrés, les armées de Blücher et de Wellington, lesquelles, bien que très inférieures en qualité pouvaient, réunies, composer une force totale de 25,800 cavaliers, 180,000 fantassins, et 496 canons. Mais, comme il savait les deux armées éparpillées, il avait tout lieu d'espérer qu'il serait en état d'agir séparément contre chacune d'elles : il n'ignorait pas non plus l'infériorité de leurs soldats vis-à-vis de ses vieilles troupes aguerries, et savait encore que la valeur guerrière aussi bien que la fidélité de quelques-uns de leurs contingents étaient plus que douteuses.

L'instinct militaire de Napoléon le portait toujours à l'offensive. Ce n'était qu'à contre-cœur qu'il s'était tenu sur la défensive dans sa campagne de 1814 et il ne désirait pas la renouveler. D'ailleurs, il était résolu, si c'était possible, à épargner à la France toutes les horreurs d'une nouvelle invasion. Il croyait pouvoir déjouer les manœuvres de Wellington et était certain, d'après son expérience antérieure, que Blücher ne serait qu'un enfant entre ses mains. Le calcul sur

lequel il basait son plan de campagne était, en résumé, que, s'il pouvait obtenir un brillant succès sur ces deux généraux — alors si rapprochés de sa frontière — l'enthousiasme éveillé en France par ce retour de fortune et par l'orgueil de la victoire, lui permettrait de grossir considérablement son armée et rallierait sous ses drapeaux les Belges, les Hollandais, et d'autres encore peut-être. Ce succès pourrait aussi arrêter quelques-unes des armées alors en marche vers la France, engager quelques autres à faire la paix, mettre le désaccord parmi les Alliés, et, en tout cas, lui donnerait du temps pour consolider son pouvoir et renforcer son armée.

Sachant que les forces réunies de Wellington et de Blücher dépassaient de beaucoup celles de l'armée Française, la seule chance de succès pour Napoléon était d'avoir affaire à elles séparément. La nature difficile des Ardennes et l'insuffisance des approvisionnements qu'on y pouvait trouver rendaient pratiquement impossible toute attaque sur la gauche des Alliés. Il devait donc tomber sur les lignes ennemies, soit sur leur droite, ce qui le porterait sur la ligne Anglaise de communication avec la côte, soit sur leur centre, c'est-à-dire au point de jonction des deux armées. Wellington croyait que son grand adversaire s'arrêterait à la première alternative; et, à la fin de sa vie, il était encore d'avis qu'il aurait dû le faire. Je ne

puis entrer ici dans les nombreuses raisons qu'il donnait pour arriver à cette conclusion; mais la plupart des militaires, instruits dans la science de la guerre, auraient pensé autrement alors et le pensent encore à présent. Une attaque sur la droite des Alliés n'eût peut-être pas produit pour Napoléon les résultats rapides et décisifs que lui assurait la disjonction des armées Alliées, par une attaque victorieuse sur le point où elles se rejoignaient. Napoléon avait des renseignements exacts sur les positions précises occupées par ces armées, et il n'était pas besoin de son génie pour s'apercevoir que la route de Charleroi à Bruxelles était pratiquement la route de liaison entre Blücher et Wellington. Charleroi, à cinquante-cinq kilomètres, par une très bonne route, de la capitale de la Belgique, était donc son premier objectif, et c'était là et dans son voisinage immédiat qu'il se proposait de franchir la Sambre.

Comme le savait Napoléon, la tendance de toutes les armées Alliées, lorsqu'elles sont attaquées à leur point de jonction, est, pour chacune d'elles, dans un instinct de sécurité personnelle, d'assurer ses propres communications. Le Rhin était la base d'où Blücher tirait ses approvisionnements; Wellington tirait les siens d'Angleterre par la voie d'Ostende et d'Anvers, qui constituaient sa base sur la mer. Napoléon espérait qu'à la vue de son armée franchissant soudain la

Sambre à Charleroi et près de Charleroi pour marcher sur Bruxelles, chacune des armées Alliées se replierait, pour ainsi dire, sur elle-même et laisserait entre elles un espace où il pourrait pénétrer comme un coin et rompre toute communication entre elles. Ceci fait, il ne voyait rien qui l'empêchât de les détruire l'une après l'autre. D'après tout ce qu'il savait des opérations de Wellington dans la Péninsule, il comptait que celui-ci agirait avec la plus grande prudence, et ses anciennes rencontres avec Blücher le rendaient sûr que l'impétueux Prussien se précipiterait furieusement au combat. Il pensait donc dicter ses conditions à l'armée Prussienne avant que le prudent Anglais avec ses mouvements lents pût arriver pour la soutenir.

Bruxelles en son pouvoir, il croyait que les Belges uniraient de nouveau leur sort au sien et que le Rhin redeviendrait encore une fois sa frontière de l'est. L'effet serait grand sur l'Europe et pourrait amener la chute des ministres Anglais, qui le haïssaient, et leur remplacement par ces citoyens indignes, qui étaient ses amis et qui réclamaient alors à grands cris la paix à tout prix avec la France. Toute l'essence du plan de Napoléon était « secret et rapidité. » Pour réussir, ses intentions devaient être soigneusement cachées à l'ennemi qu'il fallait complètement tromper jusqu'au moment où le coup soudain serait frappé. Heureusement pour son plan, l'ancienne ligne de forteresses frontières de Vauban, entre la Meuse et Dunkerque, existait encore et était en bon état. Leur possession lui permit de dissimuler ses mouvements et ses desseins, en concentrant ses troupes derrière leurs murs sans être découvert par l'ennemi. Il put aussi, par des gardes nationaux habilement disséminés le long de la frontière ouverte entre la Sambre et l'Escaut, faire croire à Wellington que le coup tomberait sur sa droite. Ce fut cette conviction de Wellington qui explique le manque de cohésion entre les armées Alliées quand, dans la soirée du 14 Juin, les troupes Françaises furent arrivées au rendez-vous, qui était fixé immédiatement au sud de la Sambre.

Napoléon quitta Paris pour Charleroi, le 12 Juin, en mauvais état de corps et d'esprit. Il savait très bien que physiquement il n'était plus l'homme qu'il avait été à Marengo ou à Austerlitz, et il avait l'esprit plein de soucis. Il croyait fermement à la chance, et tout avait été tellement contre lui pendant les trois dernières années qu'il osait à peine se fier à la fortune. « Ah! disait-il, vous ne savez pas quelle force donne la chance! Elle seule donne du courage. C'est le sentiment que la fortune est avec nous qui nous donne la hardiesse d'oser. Ne pas oser, c'est ne rien faire au bon moment, et on n'ose jamais sans être convaincu de la bonne fortune. La mauvaise fortune abat et flétrit l'âme et alors on ne fait rien de bon. » Quelques jours avant de quitter Paris il avait dit à Davoust et au Comte de Ségur—l'aîné—qu'il n'avait plus aucune confiance en son étoile, et son air morne et abattu était en rapport avec ses paroles. Nous savons qu'il était superstitieux; combien alors ce sentiment doit-il avoir agi sur lui! Effectivement, il avait conscience de son abattement et avait le pressentiment d'une issue défavorable.

Par une série de mouvements très habilement combinés, dans l'exécution desquels ses lieutenants commirent cependant plusieurs fautes, Napoléon réunit son armée, dans la soirée du 14 Juin, à une très petite distance de Charleroi. Le corps de Gérard¹ qui formait la droite, venant de la Moselle au sud des Ardennes, n'avait pas encore tout à fait atteint Philippeville, le lieu de rassemblement qui lui était assigné, à cause du mauvais état des routes; mais le centre, comprenant les corps de Vandamme, de Lobau, et la Garde, était à Beaumont, où Napoléon avait fixé son quartier général pour la nuit; et l'extrême-gauche, composée des corps de d'Erlon et de Reille, qui avaient été cantonnés sur la frontière Belge ouverte, avait atteint Solre-sur-Sambre. Ces trois points de rassemblement

étaient tous sur le territoire Français et à égale distance de Charleroi, environ vingt-quatre kilomètres. Le premier but de Napoléon était de faire franchir la Sambre à son armée et de s'emparer des Quatre-Bras et de Sombreffe — distants l'un de l'autre de quinze kilomètres, et à environ vingt kilomètres de Charleroi — leur possession devant lui assurer la route de Namur-Nivelles, principale ligne de communication entre les deux armées Alliées. Les Quatre-Bras n'étaient qu'à trente-trois kilomètres de Bruxelles.

Les reconnaissances Prussiennes s'aperçurent bientôt qu'une grande armée se rassemblait dans leur voisinage, mais sans pouvoir découvrir l'aile droite Française. Celle-ci, sous les ordres de Gérard, était tellement plus rapprochée de Charleroi que de Mons que, si ses positions avaient été surprises, elles auraient certainement indiqué que c'était sur Charleroi et non sur Mons qu'elle se dirigeait. Quoiqu'il en soit, les troupes Françaises, découvertes à Solre par la cavalerie Prussienne, étaient aussi près de Mons que de Charleroi. Mais Mons étant occupé par les Anglais, une attaque dans cette direction eut impliqué l'intention de culbuter l'armée de Wellington en premier lieu, avant toute tentative contre Blücher. Ainsiqu'on l'a déjà dit, le général Anglais était si convaincu que l'attaque aurait lieu sur sa droite que ce ne fut que difficilement et très lentement qu'il arriva à se rendre

¹ Le lecteur ne doit pas confondre le Général Gérard, qui commandait le 4° Corps, avec le Général Girard, qui commandait la 7° division du 2° Corps. (Général Reille).